

**RTA - Interview de Michel Wieviorka 2013**  
**Partie 2/3**  
**Processus de subjectivation, de désobjectivation et violence**

**Michel Wieviorka, nous aborderons maintenant un de vos objets de recherche plus particulier : la violence.**

**Et donc vous avez écrit que « le sujet » comme outil d'analyse pouvait être utile, voire nécessaire, pour construire une compréhension des comportements violents. Est-ce que vous pouvez illustrer ce lien, entre le thème de la violence et celui de la subjectivation ou de la désobjectivation ?**

**Michel Wieviorka**

Alors, effectivement ça peut étonner. Le sujet, comme je vous le disais plus tôt, c'est quelque chose de positif, de glorieux, qui construit, qui se réalise, qui fait des choix intéressants, etc. Et puis là, on parle de la violence qui est quand-même le contraire de la construction, c'est plutôt la destruction. Et donc il fallait d'abord, pour penser un lien entre le sujet et la violence, il fallait d'abord ouvrir la théorisation du sujet. Et ouvrir cette théorisation, de cette notion, pour mieux l'étoffer, c'était accepter l'idée qu'il y a plusieurs cas de figure qui font que l'on peut être, avoir quelque chose à voir avec le sujet, et en même temps être passé du côté de la violence. Mais il n'y a pas un cas de figure, il y en a plusieurs. Alors j'ai essayé d'en repérer quelques uns à travers mes expériences de recherche, donc si vous voulez je peux vous indiquer des cas de figure très différents les uns des autres ; il n'y a pas « La violence » qui serait la même où qu'on soit dans toutes circonstances, quelque soit le problème que l'on rencontre. Certainement pas.

Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a d'abord des situations où un sujet ne peut pas devenir acteur et, pourtant, voudrait l'être. Si vous êtes jeune, issu, comme on dit, de l'immigration, dans un quartier – les français disent une banlieue, mais ça veut dire un quartier plutôt déglingué – si vous êtes dans une situation de ce type, ghettoisé, vous avez le sentiment de ne pas pouvoir vous construire, vous réaliser, peut-être que la violence sera la façon dont s'exprimera cette difficulté que vous ressentez à passer de votre subjectivité à l'action. Ce qui peut avoir, on en parlera peut-être plus tard, des implications sur l'action publique et sur l'action des associations : car si le problème il est là, la question est « comment rétablir les possibilités du passage à l'action ? ». Ça c'est un premier cas de figure.

Il y a un deuxième cas de figure qui procède du précédent mais qui est plus compliqué. Ce sont ces situations où, à partir de cette perte de sens, en quelque sorte, de cette incapacité de devenir acteur, eh bien, au lieu de dire « Ça ne marche pas, je suis dans le vide », non : vous allez vous remplir, en quelque sorte, d'un nouveau sens, vous allez donner un sens inédit, nouveau ou renouvelé à votre existence, et vous allez lester votre conscience – si on peut le dire comme ça – vous allez la lester d'une idéologie, d'une religion, d'un sens puissant et relativement neuf ou renouvelé. Moi je suis très frappé quand je regarde les trajectoires de ces acteurs qui sont passés au terrorisme. Pour un certain nombre d'entre-eux il y a quelque chose qui est de cet ordre. Au début ils veulent faire de la politique, ils veulent être acteur, et puis ce n'est pas possible pour différentes raisons, ils ne passent pas de la subjectivité à l'action. Et à ce moment-là se mettent en place ces processus où ils vont trouver, par exemple dans une certaine conception de l'Islam, le sens qui va remplir leur existence et leur

permettre de se transformer en acteur, mais des acteurs bien singuliers, parce qu'il y aura eu ce processus un peu artificiel ou un peu complexe de transformation. Voilà un deuxième cas de figure.

**Si je vous donne cet exemple concret : nous avons des quartiers dans Bruxelles dans lesquels des jeunes tel que vous les décrivez sont partis en Syrie pour combattre, est-ce que c'est un bon exemple de ce que vous décrivez ?**

**Michel Wieviorka**

Tout à fait. Et tout ça pourra fabriquer une violence relativement froide, pas du tout une violence comme la rage qui peut éclater dans les banlieues parce qu'un jeune a été tué ou que la rumeur a couru qu'un jeune a été tué par la police. Ce n'est pas du tout la même chose. Là, ça va donner un sens à partir duquel on se demandera comment transformer ce sens en action, et on fabriquera une violence extrêmement froide, extrêmement instrumentale. Il n'y a pas plus intelligent que les gens qui ont fait les attentats du 11 septembre en 2001. Ils étaient plus intelligents que tous les experts, que j'ai bien connu quand je vivais à Washington, de l'anti-terrorisme américain : des gens qui faisaient des grands scénarios pour préparer la façon de déjouer du terrorisme biologique, du terrorisme chimique. Les types sont montés avec des cutters et des billets de classe « affaire » dans des avions. Donc leur violence était très froide, très instrumentale. Ce n'est pas pour ça qu'ils n'étaient pas terroristes bien sûr. Donc vous voyez, ce n'est pas la même chose. Mais vous avez raison, après tout ce jeune qui va aller en Syrie ou en Afghanistan, etc., mais il aurait très bien pu dire aussi « Je vais donner un sens à mon existence, je vais faire de la musique, ou je vais rejoindre une association humanitaire, ou... ». Enfin, il peut se passer toutes sortes de choses. Ici, en se chargeant d'une idéologie ou d'une religion, là, on se met sur un chemin qui peut conduire à la violence. Ça c'est un deuxième cas de figure.

Un troisième cas de figure, très différent, mais qui n'existe peut-être pas, mais on en parle beaucoup dans la littérature spécialisée donc il faut en dire un mot. C'est lorsqu'il n'y a pas de sujet, lorsqu'il n'y a pas de sujet de la violence. Autrement dit, lorsque celui qui va être violent est non responsable de sa violence, il n'est pas sujet de sa violence. Alors l'exemple qu'on peut donner, j'en ai deux à vous proposer, qui sont d'ailleurs liés dans certaines analyses. C'est d'une part ce que Hannah Arendt nous disait de Eichmann, il y a un film qui vient de sortir sur Hannah Arendt où ces choses-là sont évoquées. Hannah Arendt expliquait en gros, je simplifie à l'extrême « Eichmann c'est quelqu'un qui a fait ce qu'on lui a dit de faire », donc c'est quelqu'un qui a *obéi*. Et par conséquent ce n'était pas un antisémite forcené. Enfin, en tout cas, ce n'est pas ça le problème, son problème c'était : il est dans une machine politique, un Etat légitime, le chef d'Etat lui dit de tuer les juifs « Je tue les juifs ». Je simplifie. Et donc, il n'est pas sujet. Il n'est qu'un élément d'un système qui lui a ordonné de faire quelque chose. Et le deuxième exemple qu'on peut donner, qui est très connu des psycho-sociologues, on le trouve dans les célèbres expériences de Milgram.

Là aussi je simplifie à l'extrême. Milgram en gros dit, fait des expériences du genre : on prend quelques étudiants qu'on assied sur des fauteuils, et de l'autre côté d'une paroi vitrée, il y a quelqu'un qui est assis sur une chaise. Et il y a le professeur qui est là et qui dit « Vous savez, on va faire une expérience dans le cadre universitaire, ça va être scientifique ». Et l'expérience est la suivante : le professeur pose des questions à la personne assise sur la chaise, et chaque fois que la personne assise sur la chaise se trompe dans la réponse ou ne

connaît pas la réponse, l'étudiant ou un étudiant qui est là doit envoyer du courant électrique. Et évidemment au fur et à mesure que l'expérience avance, on envoie de plus en plus de courant électrique, et la personne assise sur la chaise souffre de plus en plus, jusqu'à donner l'impression qu'elle va mourir. En réalité il n'y a pas, si j'ose dire, un gramme de courant électrique, c'est un acteur qui est assis sur une chaise. Et qu'est-ce que ça montre ? Ça montre qu'en situation de légitime autorité : le professeur ; l'université ; la recherche ; la science, et bien on vous fait faire les pires horreurs. Autrement dit, vous êtes, vous ou moi, nous sommes capables de barbaries, d'envoyer du courant électrique sur quelqu'un uniquement parce qu'il s'est trompé dans les réponses à des questions. Donc vous êtes capable de la pire barbarie parce que vous allez répondre à une situation où vous êtes en situation d'obéissance à une autorité légitime. Alors, c'est ce genre d'exemple qui nous fait penser qu'il peut exister des situations où les gens ne sont pas du tout responsables de leurs actes. Alors, je n'y crois pas beaucoup, et d'ailleurs les expériences de Milgram montrent que tous les étudiants qui participent à la même expérience ne se comportent pas exactement de la même manière. Il y en a qui disent tout de suite « Mais qu'est-ce que c'est ça, moi j'arrête », ou au bout d'un moment « Non, là c'est trop fort », alors l'animateur dit « Continue ». Mais tout le monde n'a pas le même comportement. Et donc on pourrait trouver d'autres exemples. Mais moi je crois que cette thèse, n'est pas totalement fausse, mais en tout cas – il peut y avoir des cas, comme ça, d'obéissance en situation – mais je crois qu'il ne faut pas trop exagérer. En tout cas ça constitue un autre cas de figure. Vous voyez qu'on en est déjà à trois.

Je vais encore en évoquer un quatrième qui est le plus troublant, après on pourra avancer dans la discussion. Le quatrième c'est lorsque la violence devient une fin en soi, *la violence pour la violence*. Appelez ça la cruauté, le sadisme. C'est difficile à comprendre ; dans certains cas ça existe, où dans certains cas, même, ça se libère parce que des tabous sautent, parce qu'il n'y a pas de journalistes pour voir ce qui se passe, parce que personne ne sera au courant, dans le huis clos de l'institution, on sait qu'on est couvert, qu'on ne sera pas embêté. Et là, c'est le plaisir, la jouissance d'être violent. Alors, je vous en donne un ou deux exemple là encore. Il y a un critique littéraire américain qui s'appelle Bill Buford, début des années '90 je crois, il se promène en Angleterre et il voit passer un train avec des hooligans. Ça l'a fasciné, il les suit, et il les suit pendant plusieurs mois. C'était des gens souvent éduqués, pas forcément des gens sans éducation, qui, à l'occasion d'un match de football, montaient ensemble dans des trains, pour aller dans la ville où allait avoir lui le match de football, et pour faire régner la terreur dans les rues de la ville sans même aller regarder le match de football, à l'occasion du match de foot, et c'est la violence pour la violence, le plaisir de. Et donc, je pense que ce sont des choses qui existent. Ce sont des choses qui existent, et là, on rentre dans un domaine qui n'est plus celui de la violence sociale, de la violence politique. Non, on rentre dans la violence pure. Et, bien entendu, c'est très différent des cas précédents. À quelle condition ça se libère ? Je vais vous en donner un autre exemple, vous vous souvenez peut-être de l'affaire d'Abou Graïd, ces prisons de l'armée américaine en Irak, au début de la guerre en Irak. Et on a appris un beau jour que des détenus étaient soumis à des violences inacceptables, de la cruauté, de la violence pour la violence. Alors ce sont des choses intéressantes, ça n'existe peut-être pas autant qu'on le croit ou ce n'est pas aussi pur que ce que l'on croit. Et je vous donne une illustration de cette « pureté » qu'il n'est pas complètement. Il y a chez Primo Levi – donc, ce grand intellectuel italien qui a connu l'expérience des camps, qui en est revenu, et qui a écrit des choses parmi

les plus importantes qu'il soit sur ces enjeux – il y a, dans son dernier livre, un chapitre qu'il consacre au gardien du camp où il était pour réfléchir à la question : « Pourquoi est-ce qu'ils étaient cruels avec moi ? Pourquoi ce sadisme ? Ils n'avaient pas besoin d'être sadiques, cruels ». Et donc on pourrait dire violence pour la violence. Et il réfléchit et il dit quelque chose comme, je le dis dans mon vocabulaire, « En fait ils avaient besoin de se comporter comme ça pour pouvoir continuer à se regarder dans la glace. Pour être plus précis : si je suis barbare avec quelqu'un qui est un être humain, je me sens mal ; mais si je suis violent avec une chose ou avec un animal, ce n'est pas la même chose. Donc je ne peux pas être gardien de camp et barbare avec vous, détenu, si vous êtes un être humain comme moi, parce que vous me regarderez les yeux dans les yeux et il y aura quelque chose qui se jouera, qui me mettra très très mal. Mais si j'arrive à faire de vous un animal ou une chose, alors là je n'ai plus ce problème. Et donc vous voyez que même ce qui peut apparaître comme de la pure violence, de la violence pour le plaisir, peut trouver une autre explication. Donc tout ça n'est pas très simple, mais je crois que ça existe la violence pour la violence. Ce qui veut dire que du côté du sujet, là, il y a quelque chose d'autre que la capacité à se construire : c'est la virtualité à détruire. Et donc là je ne suis pas du tout psychanalyste, ce n'est pas du tout ma compétence, mais je crois quand-même qu'il faut réfléchir à ce que moi j'ai appelé *l'anti-sujet* : cette partie du sujet qui, au lieu de construire, au lieu de considérer que autrui est sujet aussi, va détruire et va considérer que autrui n'est pas sujet. Et on pourrait rentrer dans des cas de figure exceptionnels mais qui ne sont pas inintéressants, de sadomasochisme, c'est-à-dire où la relation se fait entre un anti-sujet violent et peut-être aussi un anti-sujet qui désire être détruit et qui rentre dans une relation perverse. Enfin voilà. Donc voilà quelques cas de figure. Et vous voyez qu'il n'y a pas qu'un seul modèle. J'ai certainement laissé de côté des cas de figure. Et que dans la réalité, en plus, concrète, historique, en situation, sur le terrain, des choses peuvent se mélanger, bien sûr. Vous savez, le sociologue peut avoir des catégories pures analytiquement mais la réalité elle n'est jamais pure, c'est toujours un mélange de choses.